



ceci n'est pas un virus, ni un Klee, mais un lichen - ©florencia trocmé, février 2020

Une religion à la Vermeer
Extraits du [Flotoir](#)
Florence Trocmé
dimanche 8 mars 2020

samedi 15 février

Les portraits du Fayoum

Dans le livre *Imagement* de JC Bailly, très belles pages sur les fameux portraits égyptiens du III^{ème} siècle ap. J.-C., les portraits du Fayoum : « ce sont les plus anciens dont nous disposons [et avec eux] nous sommes devant une sorte d'absolu du portrait ». Et il établit une comparaison assez fascinante avec certaines des images prises dans le métro new-yorkais par Walker Evans. Ou avec une photo d'hirondelle en vol de Bernard Plossu, prise au 1/1000^e de seconde : « Vingt grammes d'existence pendant un millième de seconde », « une contraction extrême », « un 'à peine quelque chose' saisi dans un éclat de temps si petit qu'il est comme une évasion. » (p. 58)

Les Tridents de Jacques Roubaud

J'entame la deuxième série de mille de ces Tridents de Jacques Roubaud, qui sont comme un journal par éclats, sous forme de simili-haïkus, brèves annotations de mémoire, images ou mots, peu, axés sur le pivot d'un signe mathématique. Toute une petite machinerie pour dire le travail, le temps qui passe, l'âge qui vient, les réflexions créatrices ou désemparées, le chagrin ou les petits instants heureux, etc.

1001 (compl)	les mots	les mots qui reposent / ⊗ et repoussent / les durs mots absents
1031	feuilles	feuilles couleur d'eau / ⊗ couleur feuille / qui coulent
ensemble		
10 (oct)	souvenirs	jour sur jour je fais / ⊗ le calcul / des effacements

Martin Rueff et la jonction

Très belle [émission](#) de Paul de Brancion avec Martin Rueff qui fait que je me précipite vers ma bibliothèque d'attente pour en extraire *La Jonction* de Martin Rueff. Il y est question de ce lieu à Genève où l'Arve et le Rhône se rejoignent, du bleu et des bleus, du sang, d'hématopoïétique, etc. Le livre fait son petit trajet dans le bureau, et passe de la *bibliothèque d'attente* à *l'étagère d'en cours*. La jonction est faite.

jeudi 20 février 2020

Marie Claire Bancquart

Je pense beaucoup à Marie-Claire Bancquart dont c'était, hier, le premier anniversaire de la mort. J'ai choisi ces mots pour [Poezibao](#) mais je les transcris ici : « Écrire ? // Oui, pour susciter présence/de toutes les vies/ surtout les très minces// étoile de mer/ fourmi sur feuille de bardane // et la feuille même.// Peu, lentement, la vie/ affleure au positif/ et se suffit. // Sans glose » (*Toute minute est première*, suivi de *Tout derniers poèmes*, paru au Castor Astral en mai 2019, p. 83) → Oui écrire, œuvrer aussi aux différents sens du mot pour *Susciter présence de toutes les vies, surtout les très minces*. Le travail de [Poezibao](#), celui du [Flotoir](#) parfois, mais aussi les photos, qui sont une autre forme d'écriture peut-être ? Et concernant *les très minces*, je pense bien sûr à cette rencontre récente avec les lichens. Bonheur d'en découvrir quelques-uns à Paris, ville qui en empêche la présence en raison de la pollution, comme l'explique Pierre Gascar dans *Le Présage*. J'en ai vu quelques-uns sur le mur d'enceinte des Invalides et d'autres, très beaux, sur des érables de Cappadoce, dans l'île aux Cygnes.

jeudi 27 février 2020

Mots

Jetzt' langs't, ça suffit, ça va bien en alsacien, communiqué par Isabelle Howald, j'aime bien, je vais adopter. Je me cherche par ailleurs un équivalent plus élégant de *je m'en fous* et moins violent, du genre *je m'en daisse*, (désintéresse, désengage, désiste, désabonne, déshabitude, désarrime, désagrége),.

Mémoire, échange avec Philippe Giraudon

Philippe Giraudon m'écrit (mail du mercredi 26 février 2020, je reproduis avec son autorisation, bien sûr) : « En parcourant le Flotoir, je suis tombé sur un passage où vous déploriez une certaine difficulté à apprendre par cœur. Je vous recopie à ce sujet ces mots consolants de Montaigne : "Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre" Je l'ai lu récemment dans l'essai *De l'Institution des enfants*, dans le train qui me ramenait à Paris. » Cédant à mon goût pour les citations, je vous recopie une autre phrase de lui, que je trouve admirable : "Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté." L'expression de "la science de la bonté" m'a fait rêver. »

Ma réponse : « Un grand merci pour les mots, consolants en effet, de Montaigne. Oui j'ai passé plus d'un an, en me basant sur la réflexion de Fred Griot prônant que *la mémoire est un muscle qui se*

travaille, à tenter d'apprendre une vingtaine de poèmes par cœur. Avec la fougue et la ténacité qui peuvent me caractériser. Mais j'ai lamentablement échoué. J'ai aussi beaucoup de mal à apprendre la musique par cœur. Cela dit, je suis en train d'explorer une nouvelle piste : ne serait-ce pas une question d'attention ? La musique, je n'y fais pas assez attention dans le moindre détail, car je suis emportée par le flux, la mélodie, ce que j'ai en tête.... Ces poèmes, si je commençais par les regarder, étudier mot par mot, ne serait-il pas alors plus aisé de les retenir ? En fait, mes proches s'étonnent toujours que je retienne tant de noms de famille : c'est qu'en fait les noms, en tant que tels, m'intéressent et que je fais à leur sujet des associations, des comparaisons avec d'autres... donc je les retiens mieux, je pense. Au fond, est-ce que je ne rejoins pas votre autre citation sur la *science de la bonté*. Peut-être que ces poèmes, j'ai voulu les forcer, me forcer à les apprendre et que je ne leur ai pas assez témoigné de bonté ? »

Neige

Ravie d'apprendre (via le blog de la BNF) qu'en 1784, Denis Pierre Jean Papillon de la Ferté publie ses leçons élémentaires de mathématiques, dans lesquelles il donne la définition d'un [flocon de neige](#) ; qu'en 1807, lors de son voyage dans les régions polaires, l'explorateur William Scoresby étudie les flocons de neige et en réalise de nombreux [dessins](#) ; que par la suite la [photographie](#) s'associe à la science pour mieux comprendre la structure de la neige ; qu'à la fin du 19^{ème} siècle, Wilson Bentley se spécialise dans la [photographie des flocons](#) et réalise plusieurs milliers de [clichés](#) grâce à la photomicrographie

Flacon de sels

Découvrir une nouvelle interprétation du *Winterreise* de Zender sur YouTube – échanger comme au ping-pong des mails avec une amie – faire tourner et tourner encore mes toupies avec une petite fille très aimée – marcher tôt le matin dans une atmosphère lavée par la tempête – ouvrir un petit groupe de messagerie pour parler d'une ancienne maison de famille avec des cousins et des cousines – jouer à chercher des souvenirs, mener une inspection virtuelle de la maison, à plusieurs –

dimanche 1er mars 2020

La Voix du fleuve

Première lecture, éblouie, du livre de Mireille Gansel *La Voix du fleuve*. Autour des thèmes de la terre et de l'eau, elle revient par le poème autour d'expériences cruciales de sa vie. « La terre comme un animal gorgé de vie ». Mémoires matérielles, au plus exactement de la matière des lieux, des choses, la petite maie en noyer, les cruches en terre sur une étagère ; le *chemin de terre creusé par des générations de chemineaux et colporteurs paysans à pied* qui m'a fait songer à mon *P'tit Bonhomme* vernien. Les sources et les fontaines, la première maison de cailloux polis, comme un cheminement dans une vie, les *objets de terre qui, d'un lieu inhospitalier et désert, font une maison*. Un véritable *chant de la terre*, qui joint Hanoï à la Dombes ou à la Camargue, Anna Akhmatova à l'amie de Moravie ou encore au Maître-berger transhumant Pierre Tellène. Trésors des mots aussi, les mots hébreux, le terme provençal *neissoun* « que le poète Mistral a transcrit en français : *endroit où naît une source – petite source*. ». L'eau aussi qui irrigue littéralement le texte et qui deviendra la coda du livre. Dans la ville de Budapest où pour elle il n'y a plus personne de ces langues qui n'existent plus, où dormir ? *Le plus près possible des sources*. Puis s'ouvrent de fortes pages autour de Jean de la Croix et

du Greco, retable de L'Expolio, dialogue imaginé entre ce même Jean de la Croix et Nelly Sachs, (que Mireille Gansel a traduite). En Allemagne précisément, l'eau encore à Bad Orb, le sel, la déportation, les petites plaques de cuivre dans le sol, le Gradierwerk avec *ses troncs creusés qui menaient les eaux salines dans de grands caissons de bois orientés vers les vents et le soleil...* « fragments et mémoires collectives d'un passé de labeur et de misères ». Et tous ces chemins de terre et ces voies d'eau ouvrent sur la coda du livre, « Te Reo o Te Awa », le fleuve Whanganui qui irrigue la terre des Maoris en Nouvelle-Zélande et auquel fut reconnu, en 2017, le statut de personne juridique. Ce fleuve dont il va s'agir maintenant d'écouter la voix en compagnie du jeune anthropologue Sebastian Lowe, d'écouter ce qu'en disent les Maoris qui vivent sur ses bords. Et c'est alors comme si tous les textes du livre devenaient les affluents qui creusaient leur lit vers le Whanganui. À travers les sons et les mots ou phrases de la langue maori distillés dans cette prose, c'est tout un immense système d'écoute qui se met en place pour le lecteur attentif : *La Voix du fleuve*.

Une morale d'absolue fidélité à l'expérience

Je poursuis ma lecture de Pierre Pachet dans ce gros volume titré *Un écrivain aux aguets* (Pauvert) et qui compile des textes autobiographiques et des essais. « Auteur d'une vingtaine de livres, cet homme qui avait été un grand professeur, subjuguant ses étudiants et encore plus ses étudiantes, un critique de la volée d'un Jean Starobinski, et qui avait sur le tard quitté la prose d'idées pour l'écriture intime, ne se voyait pas comme un homme de lettres mais comme un sursitaire, un stagiaire dans la vie, un essayiste aussi, au sens où Robert Musil définissait l'« essayisme » : pas une forme littéraire, mais une façon de vivre, une morale d'absolue fidélité à l'expérience. »

→ extrait de la préface d'Emmanuel Carrère et mon envie d'insister sur l'idée *d'une morale d'absolue fidélité à l'expérience*, surtout après avoir déjà lu de très nombreuses pages des différents ouvrages de ce recueil. Quelque chose parfois d'un Hubert Lucot, mais d'une manière totalement différente, en particulier en ce qui concerne le travail de la langue. Pierre Pachet n'écrit-il pas, au début de *L'Œuvre des jours* : « La littérature est pour moi liée aux idées, à la capacité d'avoir des idées, et non au langage, à la langue. » (365). Et il y a peut-être cela aussi qui les rapproche : « En replongeant les « idées » dans l'ensemble des émotions, en les ajoutant à la liste canonique des émotions (...) j'espère mieux comprendre et faire comprendre ce que j'attends de la vie intellectuelle, pourquoi je ne la distingue pas – pour mon propre usage – de la vie émotive. » (385)

Si tu t'ennuies

Je retrouve ces mots entendus quelque part, ou lus peut-être dans le livre de la fille de Pierre Pachet, Yaël Pachet : « tu n'as qu'à avoir une vie intérieure », formule qui me poursuit depuis que je l'ai lue. Voici le passage, qui est aussi un très émouvant portrait paternel (dans *Autobiographie de mon père*) : « une fois, prenant en pitié mon corps et mon âme torturés, mon père me dit : 'Tu t'ennuies ? Tu n'as qu'à avoir une vie intérieure ! Alors tu ne t'ennuieras jamais.' Entendant ces mots, je ne pensai pas d'abord, comme je le fais à présent, à ce qu'ils me révélaient de sa solitude à lui, de son ennui, si toutefois il avait accepté, à l'époque, de nommer ainsi l'état dans lequel il se trouvait. Mais, de cette objurcation agacée, impérieuse, je reçus le choc de plein fouet ; et, à vrai dire, mon âme était profondément touchée de la sollicitude que j'entendais vibrer dans son conseil : cette chose si intime (comment se débrouiller avec soi-même, avec l'intolérable poids que l'on est pour soi-même) – voilà que mon père me la confiait, à moi qui n'étais qu'un enfant. Comme chaque fois que mon père me parlait sérieusement, fût-ce en passant, j'en retirai un fort sentiment de dignité, et un formidable encouragement. »

Et si je suis malade

Autre passage fort de cette *Autobiographie de mon père*, où Pierre Pachet se fait voix de son père : « Et si je suis malade, est-ce autre chose que le contrecoup d'une maladie autrement grave qui s'est abattue sur notre monde il y a déjà vingt ans ? En parlant de typographie déformée, je ne dois pas oublier les lettres gothiques remises en honneur par Hitler, leur dessin compliqué et menaçant, ni surtout ce monstre d'écriture : les lettres JUDE, brodées ou peintes sur les étoiles jaunes, ces lettres issues du gothique mais dont les contorsions haineuses, faussement médiévales, voulaient aussi évoquer les formes traditionnelles de nos lettres hébraïques. Le mariage dément que le nazisme faillit rendre indissoluble entre notre mort et sa puissance se marquait dans ces caractères ambigus : car d'une part ils évoquaient chez les peuples soumis le sentiment salubre de terreur vis-à-vis de la barbarie germanique, immémoriale, surgie du fond des âges pour nier les progrès de la conscience ; d'autre part, désignant une victime d'élection, déjà prise au piège de lettres qui semblaient se tordre dans la douleur des flammes, ils rassuraient les Aryens en leur promettant la protection et la paix. »

Vrai et imagination

Toujours en cheminements un peu décousus, pour des raisons extérieures, dans *l'Imagement* de Jean-Christophe Bailly, ce qui laisse aussi le temps à ces pensées parfois déconcertantes mais qui touchent souvent si justes de décanter ! « Il faut que le vrai, qui est ce que nous cherchons, ait sous la main pour affirmer sa véridicité autre chose que la seule réalité connue. Le vrai, pour être, a besoin de l'ouverture, devant lui, d'un inconnu. Cette ouverture nous l'appelons l'imaginaire. Et dans cette perspective ou ce schéma, l'imagination, dès lors, peut être caractérisée comme l'action par laquelle la pensée se maintient au contact de l'inconnu qui l'ouvre à elle-même. » (70).

Deux formes d'imagination

Il y aurait, explique Jean-Christophe Bailly, cette imagination « connective, celle qui est créatrice de liens, qui va vite d'un point à l'autre, d'un domaine à un autre. Sa forme d'envol est le vol battu, puissant, celui des oiseaux que l'on appelle des rameurs. Les opérations qui peuvent la figurer sont, dans la gestuelle, le ricochet et parmi les opérations intellectuelles, le montage. » (71). Elle est caractérisée par une productivité sérielle et pourrait être décrite « comme un « lubrifiant des formes articulatoires » : elle est « naturellement chez elle dans le discours, dans le langage. L'autre grande forme d'imagination dit encore Bailly est « glissée ou glissante, voire stagnante (...) Sa forme d'envol est celle du vol plané, du vol de ces oiseaux que l'on appelle des voiliers. Les images qui peuvent la figurer sont dans la gestuelle, l'arrêt contemplatif et silencieux et parmi les opérations intellectuelles, la rêverie avec ses effets de fondus-enchaînés et ses ralentis. » Une « productivité plutôt lente et intensive, où l'ivresse est celle de la noyade ou de l'évanouissement ». Deux modes différents mais qui peuvent bien sûr collaborer.

Jean-Christophe Bailly revient aussi sur ce qu'il dit être le rôle des images *stupéfiantes*, celui qu'on ne leur laisse plus toujours jouer à force de discours et vernis culturel : « effacer un temps le discours, le priver de son efficacité, de sa facilité mais pour qu'alors il se recharge à cette vérité qu'il a entrevue hors de lui. » On peut se souvenir de la bonne formule précédemment évoquée de « la lente remontée du discours », un temps arrêté, stoppé, bloqué par le côté stupéfiant de l'image.

Flacon de sels

déguster à deux pas d'un carrefour agité, avec une amie, une tisane roïbos très joliment servie avec un sablier pour bien évaluer le temps d'infusion – prendre un autobus tout neuf – apprendre une nouvelle naissance et une nouvelle grossesse dans le grand groupe familial – avoir le bonheur de ces grandes familles, de toutes ces vies connues – une merveilleuse balade en solo à l'île aux Cygnes, eau, écorces, lichens et photos – développer les photos de trois petits enfants très aimés – aller expressément sur un certain marché pour acheter des pommes, en arrivant guetter la présence du vieux camion et de l'anorak rouge de la dame aux pommes et poires – penser à Françoise Héritier qui m'a donné l'idée de cette collecte (de pommes ou de sels ?)

Feux nomades

C'est le beau titre d'un livre de poèmes de Jacques Robinet, daté de 2015 et publié par La Tête à l'envers. Deux images fortes en face à face : « C'est un tableau de neige et de nuit » écrit-il à propos d'une œuvre de Zurbaran » et en vis-à-vis, autour de l'adagio du 7^{ème} quatuor de Beethoven : « Comment découvre-t-elle / ces routes ignorées de nous-mêmes / qui conduisent où nous refusons d'aller » (46 et 47).

Et ces évocations Zurbaran, Le Greco chez Mireille Gansel, à l'instant Giorgione chez Jean-Christophe Bailly, Beethoven, Schubert et la claire conscience de cet inestimable trésor accumulé au fil d'une existence. Serait-ce cela la vie intérieure, un de ses aspects en tous cas, prônée par le père de Pierre Pachet ?

Les idées

Dans *L'œuvre des jours*, essai de poétique, Pierre Pachet écrit : « Fortuites, liées à la chance, les idées sont, comme les occasions, données par les jours dans leur succession discontinue, par la chance que donne chaque jour nouveau de voir autrement, de vivre autrement (y compris quand c'est la même chose qui est à vivre). Par les jours, et souvent par les nuits, quasi détachées du temps de la vie (la nuit, la vie n'est jamais 'quotidienne'). Toutes les idées sont tendancielllement des 'idées de la nuit' (j'avais donné ce titre, dans le Nouveau Commerce, cahier 17, automne 1970, à des pages qui voulaient ne faire que capter ces idées) (...) Mais plus profondément elles portent la marque du paysage sans lumière auquel elles s'arrachent, et où il semble qu'elles aspirent à retourner comme des ombres. »

Encore : « Surgissement, fuite, enfouissement dans le sommeil qui les absorbe jalousement, pour les effacer ou les emprisonner. Je me demandais où vont les idées perdues (« ces idées qui s'en vont, et m'emporteront dans l'oubli où elles reposent, vers l'être sans savoir... ») (370)

Éloge du hasard dans la création

« C'est le hasard qui donne, c'est lui qui est le maître. Et quand il 'ôte', il donne encore – à qui sait recevoir. Pas question de se substituer au hasard, de lui ôter l'initiative, simplement de lui faciliter la tâche et de se mettre en état de recevoir ses suggestions capricieuses. Le terrain mental doit être libre sans être vide, fertile et vivant sans être en cours d'exploitation méthodique. Ce qui donne accès au hasard, c'est la promenade, la lecture, la vaisselle ou le balayage, les mots croisés. La promenade en particulier, parce qu'elle vous prive des moyens d'écrire. » (370)

Ce qui ne fait que clignoter

Ce sentiment souvent que quelqu'un, quelque chose, quelque part me fait signe, insiste pour que je m'occupe de lui, d'elle. « Ce qui ne fait que clignoter me parle d'une ressource, d'une réserve à regarder comme telle – fourmillement dans le corps et la tête, fourmillement entre les gens, ce

que chacun de nous fait dire et penser aux autres, ce que nous recevons et faisons nôtre... » (374)

Souvent, ce sentiment

Souvent ce sentiment, aussi, en compilant les notes du *Flotoir* d'un vrai futoir, que tout part dans tous les sens, que ces lectures désordonnées je ne les maîtrise en rien... que je peine une fois retombé l'élan à tirer tous les fils qui me paraissaient si apparents. Et pourtant, souvent, à la relecture, cette autre impression que ça tient quand même un peu, parce qu'il y a un liant, les obsessions et les thèmes récurrents. Qui reviennent presque malgré moi à la surface, pour parfois redisptraître pendant des mois ou des années. Oui le *hasard* invoqué par Pierre Pachet, ou bien encore ce qui *clignote*, là, sur le bord des cheminements de lecture et d'écriture. « Comme Pascal qui voudrait que les idées gardent la trace du risque de disparaître qu'elles ont encouru, je voudrais que les idées gardent la trace de ce à quoi elles se sont arrachées pour apparaître, et qui est non pas leur contraire, mais leur terreau, leur milieu nourricier ; à savoir un certain état de la substance cérébrale elle-même, auquel je donne le nom d'ennui, une forme d'attente désintéressée pendant laquelle la machine cérébrale se concentre sur rien, sur un rien, sur une suite de riens. » (374)

De l'ennui, encore

« Il y a un type d'ennui qui empêche toute activité intellectuelle (dépression ? état pré-dépressif ?) et un ennui que je ne cherche pas à contrecarrer parce qu'il pousse à sélectionner dans la vie intérieure tout ce qui n'est pas ennuyeux, à écarter les traités, la logique, la pensée trop abstraite ou trop méthodique, pour leur préférer les histoires, anecdotes, images colorées, pittoresques. Il y a ainsi des livres dont je n'ai connu que les illustrations, dont j'ai refusé ou sauté l'argument (c'est le cas de *Traces*, d'Ernst Bloch, livre dont j'aime les anecdotes – non le pesant argument). En cela l'ennui me guide, me rendant sensible à la variété, à la 'conversation', dirigeant mes pas vers les amis, l'air du temps, si intéressant, désennuyant, si divertissant, m'incitant à m'allonger sur le tapis, à côté des enfants, pour partager leurs jeux de petites voitures, de petits chevaux, de 'Mille Bornes', de bataille ou de tarots, de Monopoly. La futilité y est riche, légère ; l'ennui en est écarté – et cependant sa tonalité grave s'y fait entendre en permanence. 'Les enfants trouvent le tout dans le rien ; les hommes [il veut dire : les adultes] le rien dans le tout.', écrit Leopardi. Productivité des enfants qui font feu de tout bois, de toute brindille, et que le pessimisme adulte ne doit pas faire oublier. » (375)

→ De façon générale, dans ces pages Pierre Pachet fait un très bel éloge de l'ennui : « Pour Heidegger, pour Pascal, l'ennui est une fenêtre qui donne sur le néant de la pensée. Au contraire, ou plutôt différemment, l'ennui ouvre pour moi (et pour mon père) sur la vitalité psychique elle-même – non sur un dysfonctionnement. C'est une activité virtuelle, une saveur dont toutes les autres découlent. » (380) ou encore « Garder le contact avec l'ennui me maintient sur les marges, me fait obéir aux sollicitations qui dispersent, au dilettantisme sans remords. Ce qui m'empêche de peser longuement les mots, de disposer mes textes et mes livres le long d'un projet unique, de leur donner l'équilibre ou la stabilité qui leur permettrait de reposer en eux-mêmes, c'est aussi ce qui oriente mon travail vers l'œuvre des jours. » (382)

Ce qu'il en coûte

Pierre Pachet fait une belle citation de Simone Weil : « Ce qui compte dans une vie humaine, écrit Simone Weil, ce ne sont pas les événements qui y dominent le cours des années – ou même des mois – ou même des jours. C'est la manière dont s'enchaîne une minute à la suivante, et ce qu'il

en coûte à chacun dans son corps, dans son cœur, dans son âme – et par-dessus tout dans l'exercice de sa faculté d'attention – pour effectuer minute par minute cet enchaînement. » (377-378)

→ ce qui recoupe sans doute une question que je me suis très souvent posée en observant quelqu'un de très connu, un grand pianiste par exemple, un écrivain, un homme politique même parfois : « comment fait-il pour vivre sa vie quotidienne, se lever le matin, se coucher, se laver, etc. ? » Ressentant cela comme très mystérieux comme si le « corps du roi » ne pouvait assumer toutes ces fonctions du corps de tout le monde. Y compris les plus triviales.

Une bible d'aujourd'hui

Après avoir consacré quelques très belles pages à son métier de recenseur, Pierre Pachet écrit : « Il y a sans doute des livres gigantesques, des livres-Pyramides, des livres-cathédrales (ou qui se font passer pour tels). Des Bibles aussi : souvent, me demandant ce que serait, pour nos successeurs, la Bible de notre temps, j'ai pensé qu'elle serait constituée non pas d'un livre, mais d'un grand nombre de livres de nature et d'origine différentes (comme l'est d'ailleurs la Bible ancienne) ; il faudrait, pour la constituer, mettre ensemble *l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale* de Churchill, *l'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne, *la Kohyma* de Chalamov, David Rousset, Primo Levi et Antelme et tant d'autres... Surtout les autres : ceux des témoins et des écrivains moins connus, à qui les plus grands livres ont ouvert la porte, leur permettant d'être écrits ou d'être lus. Les livres de Tadeusz Borowski, d'Ida Fink, Françoise Maous... Une Bible de notre temps serait nécessairement une œuvre ouverte ; aucun corps de rabbins ni de théologiens n'aurait le droit d'en fixer ou d'en clore le canon. Cela au moins me semble acquis (pourrait-on en exclure les Écrits enfouis par les membres du Sonderkommando d'Auschwitz, et *le Journal* de Ringelblum, celui de Czerniakow, et tant d'autres livres que j'espère on découvrira encore, qu'on publiera, rendra disponibles, qu'on lira et méditera ?...). Ce n'est donc pas sur des œuvres-phares que je me guide, ces œuvres qu'ont voulu désigner chacun à leur façon Hugo ou André Breton ou Sollers. La multiplicité des livres m'excite et m'intéresse plus ; elle me paraît mieux rendre compte de ce que sont vraiment les livres. Ils ne sont pas des cathédrales (même quand leurs dimensions ou leur force semblent le faire croire). Ils sont des tentatives, des actes. » (442-443)

Ouverts les uns aux autres

« Les livres, apparemment compacts, volumineux, refermés sur eux-mêmes comme des pierres tombales, tels que les décrit Sartre dans *Les Mots*, croyant retrouver en lui-même son regard d'enfant, ils sont pour moi au contraire ouverts les uns aux autres et les uns par les autres, entre leurs pages et leurs mots s'ouvrent d'autres pages en une série d'échos incertains et instables. Ce n'est pas de la 'culture' que je parle là, ni même de l'espace vertigineux de la Bibliothèque universelle tel que Borges le représente, – je parle de la façon dont, pour quelqu'un, avec sa culture et son inculture, les livres démultiplient et balisent l'espace, sans pour autant le rendre moins énigmatique ou plus assuré. » (444)

Liberté critique

« Aussi ma lecture de critique va-t-elle spontanément en deux sens : pour une part elle reconnaît et accompagne l'ouvrage, autant qu'il m'est possible, dans ses intentions majeures, ses nervures, ses orientations, tout ce qui l'organise et veut le faire œuvre. Mais en un sens opposé, mon attention et mon goût (mon sens critique) discriminent entre les pages et les passages, approuvent et chérissent certains lieux du livre, en négligent ou écartent d'autres. Bien sûr, si certains passages

– si une seule phrase même – ont su m’électriser ou toucher à certaines de mes sensations les plus stables, pour les mettre en mouvement, je serai plus attentif au reste ; je serai enclin à penser que là où je reste indifférent, c’est plutôt par ma faute que par celle du texte. » (444-445)

→ aussi peu « critique » que je sois, je me suis en tous cas toujours sentie plus à l’aise dans l’exploration du microcosme, pages, passages, extraits que du macrocosme, les intentions majeures. C’est aussi sans doute pour cela que ma prédilection va à ce qui souvent n’est pas achevé, aux notes, aux carnets, aux journaux, aux correspondances où vibre tout le possible que l’œuvre achevée aura en général réduit. « Il s’agit pour moi de n’être ni intimidé ni irrité, et de rester moi-même aussi pleinement que possible. Car si je veux apprécier l’œuvre dans un esprit ouvert et informé, je veux aussi, par une sorte d’égoïsme qui me guide toujours, en faire l’usage qui me convient. Je ne me prends pas pour un critique exemplaire, et le sens que j’ai de mes responsabilités de lecteur, s’il me pousse à lire l’ouvrage le plus complètement et le plus sérieusement possible, et à me renseigner, ne doit pas restreindre ma partialité. » 445-446)

L’attention

A la fin de *L’œuvre des jours*, Pierre Pachet consacre de belles pages à l’attention, notion qui me retient particulièrement. Il écrit ainsi : « Je sais qu’il y a des esprits capables d’une concentration formidable (j’imagine que Wittgenstein fut ainsi) et je les admire, je pense avec douleur à ce don qui me fut refusé. J’imagine naïvement leur puissance comme celle d’une vrille, d’une perceuse à laquelle des enveloppes granitiques ne résistent pas. J’ai vite compris que je n’étais pas comme eux. Ma tâche fut dès lors moins de me résigner (trop passif, la résignation, trop théâtral aussi) que de trouver le domaine qui m’attendait, où mettre à profit ma faiblesse. Un domaine forcément subalterne, mais où s’exercer serait en tout cas plus digne que de piétiner dans un coin de l’arène pour laquelle mon talent ne me qualifiait pas. Cet autre domaine, c’était justement celui du battement entre attention et distraction, entre dispersion et concentration. (...) Car l’attention est à ce point située au cœur du système psychique qu’on ne peut la quitter que par elle-même, en se réfugiant dans une zone alcyonienne qui est comme un nid au sein de l’orage cérébral. De même, en-dehors du sommeil proprement dit, dès que l’attention vigile se concentre fût-ce temporairement sur un objet, elle le fait en relâchant sa prise sur un contexte qu’elle transforme dès lors en fond sur lequel se détache nettement l’objet examiné : aussi n’y a-t-il pas d’attention qui ne soit simultanément distraction, ou plus exactement mobilisation d’une puissance négative de désintérêt. (in *Un écrivain aux aguets*, p. 452).

→ Ce qui me retient ici bien sûr c’est ce battement entre attention et distraction, zone de tous les possibles.

→ « *Les jours alcyoniens*, ce sont sept jours avant et sept jours après le solstice d’hiver, pendant lesquels les latins disaient que l’alcyon fait son nid et que la mer est ordinairement calme. » ou encore « Alcyon, (Mythologie) oiseau de mer fabuleux, au chant plaintif (souvent identifié avec le martin-pêcheur, la mouette, le pétrel, le goéland ou le cygne), considéré par les Grecs et les poètes, comme un signe d’heureux présage, parce qu’il ne construisait son nid, selon la légende, que sur une mer calme. »

A la naissance de l’essai

Essai et conversation seraient étroitement liés selon Pachet : « L’essai naît en effet de la conversation, de la stimulation qu’engendre la conversation, lorsqu’une idée vient qu’il est amusant de développer un peu. Alors on rentre chez soi répondre à ce que l’idée demande, quand elle veut être nourrie de lectures supplémentaires ou de documentation, prendre son temps,

s'articuler pour devenir convaincante. Mais justement, se confier à l'essai (au lieu de se lancer dans le champ de l'article, de l'étude, du traité, de la dissertation, – de la thèse) conserve vivante l'origine et comme la vitalité initiale de l'idée : la conversation comme milieu où tout finit par s'engloutir a donné naissance à l'idée, la conversation peut à tout moment revenir l'interrompre en faisant surgir une suggestion nouvelle et qui ne peut attendre. » (459-460) ou encore « L'essai me paraissait convenir dans le cas (mon cas) d'une pensée impulsive, vite lasse, en proie au peu de temps et d'énergie. Cette pensée faible a un besoin vital d'une forme qui silencieusement la relaie et l'étaie, la soutienne et la porte au-delà, de façon que si le but n'est pas atteint, au moins le désir de l'atteindre soit engagé sans équivoque. Ce n'est pas assez dire : je voulais une forme qui permette de rendre sensible l'effort même de la pensée, la résistance qui s'oppose à elle, l'inertie en-dehors et au-dedans d'elle-même (un magnifique essai, en ce sens, c'est L'homme Moïse de Freud). »

mardi 3 mars 2020

La poésie

Cette belle introduction à une [note de lecture](#) du livre *La Voix du Fleuve* de Mireille Gansel, par Patrick Corneau, sur son site *Le Lorgnon mélancolique* : « L'effet magique avec la poésie est qu'elle nous oblige à lire autrement. Elle nous contraint à un autre régime de lecture : celui du déchiffrement patient qui nous renvoie à la période où enfant nous avons été confronté à la merveille de l'apprentissage des lettres. C'est un peu comparable, nous regardons le langage, les mots écrits comme s'ils naissaient sous nos yeux, le phrasé poétique nous montre la chair des mots, leur graphie, leur sonorité et un sens qui soudain résonne avec une ampleur, une jouvence inhabituelle parce qu'enfin nous les regardons pour eux-mêmes, avec l'attention que la singularité du poème réclame. Patience du regard sur la page où la ligne décroche, la ponctuation déraile ou s'absente, les blancs mangent l'espace et rompent le train-train de la linéarité, etc. Le poème dicte sa loi, son rythme ; il impose obéissance, patience, lenteur, concentration. Il y a de la morale dans tout cela. D'où la résistance de notre monde si imbu d'hédonisme, de paresse décomplexée, d'impatience boulimique... »

vendredi 6 mars 2020

Adieu

C'est le titre du très beau livre que Pierre Pachet a consacré à son épouse Soizic, après sa mort prématurée en 1999. J'ai rarement lu un portrait de femme aussi beau. Tenter de dire quelque chose de ce qui fut et de qui elle fut, épreuve redoutable à laquelle on voit Pachet s'affronter, avec obstination, alors même qu'il a le sentiment de « coller son oreiller à une porte à présent fermée. » (487). Et tout le livre ouvre par de longues considérations sur la nourriture, les recettes (certaines sont même données ou presque), peut-être parce que « en parlant de cela, écrit Pierre Pachet, j'ai essayé de transposer sur le plan de la cuisine, de la pâtisserie – pour lesquelles elle avait effectivement du talent – ce qu'étaient son goût, son talent pour... Pour la vie ? Pour les saveurs de la vie intime. Pour ce qu'elle et moi avons partagé, savourant la vie jour après jour, moment après moment, et que pour l'instant je ne sais pas évoquer autrement que par ce biais. » (496)

Pour lire il faut avoir de l'espoir

Lire et écrire. C'est le titre d'un autre chapitre. Ce moment terrible où on annonce à Soizic et Pierre Pachet qu'on va suspendre les traitements. Incipit de ce chapitre : « 'Tu ne veux pas lire quelque chose ?', lui ai-je demandé. Elle venait enfin d'obtenir de rentrer à la maison, après un séjour terrible à l'hôpital (deux semaines de sonde naso-gastrique, et les déclarations répétées des médecins : nous interrompons la chimiothérapie, il y a eu 'échappement' de la maladie, nous n'allons plus vous donner que des soins 'palliatifs'). – Tu ne veux pas tes lunettes, tu ne veux pas lire quelque chose ? Elle me répondit d'une voix calme, terriblement sobre : – Non. Pour lire, il faut avoir de l'espoir. Je ne rétorquai évidemment rien (j'avais pourtant envie de répondre, de ne pas accepter, d'argumenter). À la place, je lui proposai de lui faire la lecture ; elle accepta d'écouter un petit récit de Robert Walser, 'Retour dans la neige', dont je venais de recevoir la traduction parue à Genève aux éditions Zoé. » (504)

Pierre Pachet ajoute : « Son refus de lire était d'autant plus frappant, il me revient avec d'autant plus de force depuis des mois, qu'elle aimait beaucoup lire. Non, c'était plus qu'aimer lire : elle attendait des livres, de certains livres, qu'ils indiquent des voies pour vivre. » et fait aussi ce constat : « Elle lisait surtout parce qu'un élément du livre, une scène, une formule, un tour de phrase, un caractère ouvraient une direction inédite. »

→ comme je me reconnais dans cette lectrice-là qui peut me rendre parfois très indulgente pour un mauvais livre, parce que j'y aurais trouvé quelque chose qui m'a ouvert une direction inédite, une autre piste, quelque chose qui m'aura décalée par rapport à ma position habituelle.

Kathleen Ferrier

Et voici au milieu de cette évocation la passion partagée par Soizic et Pierre Pachet pour Kathleen Ferrier, qui donne envie de se précipiter pour tout réécouter des enregistrements de cette dernière et aussi de tout citer ! « La qualité de la voix de Kathleen Ferrier – quand peu à peu nous eûmes plus de renseignements sur sa carrière – nous touchait à la fois directement, comme par surprise, et à travers la compassion pour cette vie tôt détruite par la maladie (elle mourut d'un cancer à quarante-et-un ans, en 1953), pour ce talent sacrifié chez une femme jeune (de même pour Jacqueline du Pré, la violoncelliste qui fut l'épouse de Daniel Barenboim, elle aussi arrachée à la vie comme dans un mythe cruel, tel celui d'Eurydice ou celui d'Alceste). Mais la compassion n'était pas première, évidemment : d'abord était venue la séduction, violente et imprévue ; puis la découverte que cette beauté enveloppait et transfigurait de la souffrance. Une beauté qui ne se détournait pas de la souffrance, en conservait la morsure, mais en la transformant. Car la voix de Kathleen Ferrier, âpre, très évidemment dépourvue de l'habituelle suavité, on s'en trouvait comme intérieurement irrigué et baigné. C'était vrai dans Mahler, que nous découvrons à cette occasion, de Britten, dont nous avons alors commencé à découvrir l'œuvre, comme Britten lui-même avait découvert en 1943 la beauté de la voix de Kathleen Ferrier quand il l'avait entendue chanter *Le Messie* de Haendel (il écrivit alors pour elle le rôle principal du *Viol de Lucrece* qu'elle créa en 1946. » (544-545)

« Kathleen Ferrier avait chanté le rôle d'Orphée, le poète qui descend aux Enfers, d'où il espère ramener Eurydice. Mais dans la voix de la cantatrice on entendait aussi la peine d'Eurydice. Et on entendait surtout, au cours des années Soizic a entendu de plus en plus distinctement, un appel, un encouragement à chanter l'essentiel de sa vie, à donner expression à ce qu'il y avait de plus juste dans son désir de vivre. Cette voix lui apprenait quelque chose d'elle-même, un possible, une ligne nettement orientée qui demandait à se faire entendre derrière les hésitations de la vie, les crises, les doutes. Autrement dit l'espoir d'être soi. Non pas s'affirmer sur le mode du 'moi

aussi j'existe, écartez-vous pour me laisser une place' (mode qui semble souvent être le mien), – mais plutôt : 'j'ai quelque chose en moi, qu'est-ce au juste ? il me faut trouver le silence et la concentration de mes forces qui me permettront de le faire venir au jour'. Cesser de considérer les autres comme l'obstacle qui vous empêche d'exister, considérer que l'obstacle majeur est en soi : opacité, timidité, penchant à la rêverie diffuse, incertitude. » (547-548)

→ si important sur ce que peut, très concrètement la musique. Et il ne s'agit pas ici de vanter les bienfaits, indéniables, de la musicothérapie mais de cet élan profond, de cet espoir envers et contre tout que peut parfois donner la musique, fût-elle elle-même tragique.

Sur le mariage

« Le mariage a ceci de particulier que ce qu'on y partage ne peut être totalement explicité, exposé ; il est mis en jeu, et l'exigence de Soizic y veillait, mais souvent l'essentiel ne peut être dit. Par pudeur, ou parce qu'on a décidé de préserver ensemble quelque chose qui nous fait vivre, à quoi on se donne, mais qui n'est pas à la disposition de la pensée ou de la parole. » (547)

Apprendre à être seule à aimer quelque chose

« Dans son enfance, on aimait à plusieurs, les goûts – en matière de cuisine, de musique, d'objets, de personnes – étaient souvent hérités, entretenus en commun, totalement partagés. Soizic s'enseigna à elle-même à accepter d'être seule à aimer telle ou telle chose, et surtout d'être seule à l'aimer de telle ou telle façon. » (548)

→ tellement important, tellement difficile d'oser aimer contre son milieu, contre ses amis, contre son groupe, contre ses maîtres.... Plus difficile encore de faire savoir ces goûts-là, dissidents, contraires à la norme, à l'air du temps, à la doxa.

Que d'échos !

Pierre Pachet évoque différentes découvertes cruciales qu'il a faites avec son épouse. Par exemple « 1971, le choc du premier spectacle de Bob Wilson, 'Le regard du sourd' : un spectacle si surprenant, avec ses gestes d'une lenteur jamais vue auparavant et qui éveillait en chacun de nous une zone de sensibilité ignorée (...) On apprenait que son art s'était formé dans la coopération avec un groupe de sourds (d'où son titre). Quelques années plus tard, j'appris que le poète hongrois Janos Pilinszky, lui aussi sous le charme, s'était lié avec Sheryl Sutton, qui dansait chez Bob Wilson. Des poèmes de Pilinszky rendent hommage à Sheryl Sutton, avec qui il eut aussi des dialogues, dont une traduction française a été publiée (nous eûmes connaissance de tout cela par Lorand Gaspar, qui était le traducteur et l'ami du poète. » (550-551)

Savoir mourir ou une religion à la Vermeer

Chapitre tellement prenant où l'on s'approche avec Pierre Pachet de la mort de son épouse. Il y dit cette chose magnifique : « se tenant au niveau du quotidien, pas du sublime trouvant sa grandeur dans le quotidien des gestes, de la simple présence, dans une sorte de religion sans Dieu, intime, dépourvue de grandiloquence, une religion à la Vermeer. »

→ On peut rêver longuement sur ce que serait une *religion à la Vermeer*. J'ai envie aujourd'hui où je fréquente beaucoup son œuvre et sa parole de dédier cette formule si profonde à Jacques Robinet. Parfois avec Dieu, souvent sans Dieu, la plupart du temps entre les deux mondes, mais tellement attentif aux choses de la création.

Aptitude à vivre

Pierre Pachet décrit aussi les différentes formes du manque après la mort de Soizic : « Qui elle fut et qui elle est, c'est tout simplement celle qui me manque à chaque instant où je ne parviens pas à penser à autre chose. Elle me manque en un autre sens : elle était tout ce qui me manque comme aptitude à vivre, talent pour vivre. La capacité de laisser vivre ensemble des choses très divergentes, des gens différents ; la capacité de les accueillir, de leur offrir un espace accueillant où ils étaient invités à simplement exister, être ce qu'ils voulaient être. L'aptitude à se donner ; à se donner, pas à donner son attention (car de cela, si, je suis capable). Et pour préciser encore : se donner, cela inclut forcément d'aller jusqu'à la crédulité (on peut se donner à tort, par exemple à un charlatan, à quelqu'un de trompeur). Mais se donner quand même. » (575-576)

→ et comme je me reconnais dans cette capacité à accueillir des gens très différents. Aussi différents que les livres qui voisinent dans la corbeille des livres reçus, avant que j'en dresse la liste, le samedi matin ! Eh oui parfois, la crédulité, le fait d'être bien trop bon public, d'acheter une énième moulinette sur un marché parce qu'incapable de résister au bagout du démonstrateur, etc., de me laisser emporter par un raisonnement habile ou pire encore d'être sensible à une manipulation évidente mais bien faite ! L'esprit critique finit en général par se faire jour, mais en général à retardement, en décalé. Un peu tard et à mes frais parfois.

Philippe Grand : mes œuvres sont des multiples

Je reviens au livre de Philippe Grand, laissé de côté pendant un moment. A la fin de la grande et passionnante explication qu'il a livrée un jour à ceux qui étaient venus l'écouter lire, il dit encore : « Je suis finalement porté à penser que je suis plus proche de l'artiste que de l'écrivain, mais en manipulant ce terme d'artiste avec des pincettes.

J'utilise les mots et cela prête à confusion.

Mais il y a encore ceci pour compliquer mon apparemment au genre artiste : mes œuvres sont des multiples.

Toutefois, j'aimerais que l'on considère ceci : un soir de vernissage, le public pénètre dans un espace que l'artiste a particularisé. Les regardeurs ne sont pas venus écouter l'artiste mais faire l'expérience de cet espace particulier. Présent, l'artiste éventuellement converse avec tel ou tel, mais il ne lui est pas demandé de prendre la parole et de dire à la cantonade ce qu'il montre. Les regardeurs se contentent de regarder.

J'aimerais qu'on considère le livre comme un espace similaire, en plus réduit, où le lecteur est invité à entrer et se déplacer. Il s'arrêtera là ou là longuement, ici au contraire passera plus vite, mais à mon sens, il ne devrait pas pouvoir, au prétexte que ce sont des mots qu'il voit, demander en plus à les entendre car c'est un peu comme s'il demandait à un peintre d'interpréter à la guitare ce qu'il expose. » (PDF, 68 ; édition, 30).

→ A propos de Soizic Pachet il était question tout à l'heure de ce qui dans une lecture vous décale, vous ouvre une porte, une voix nouvelle. Cette suggestion de considérer un livre comme un multiple, voire une sorte d'installation et de s'y promener comme on se promènerait dans une exposition, avec la même liberté de s'arrêter ou pas devant telle partie de l'œuvre me semble très féconde et pourrait m'aider à aborder certaines œuvres qui me restent difficiles d'abord, parce que je les considère trop comme un livre !

« C'est à pénétrer dans ma tête qu'il y invite » dit encore un peu plus loin Philippe Grand en parlant de son livre.

Aller moins loin, moins muet

Les mots ne me suivent plus où je vais.

Dois-je les secouer pour me freiner ?

Aller moins loin moins muet ?

Devenir le vu ma vieille rengaine

mais complément et *le rester*.

Soleil de 19 heures (le 19 août).

Dans un panorama de verts, une ligne de pierres à demi enfouie.

Être là comme elle. (Et il n'y a que par l'os.)

La page m'est nécessaire

La page m'est nécessaire, son office d'élimination.

Il faut – crois éprouver comme besoin verser à la feuille.

Garder dedans m'attaque – les mouvements, la

panique de l'idée contre les parois de l'esprit clos.

Pas animal prisonnier qui fout tout en l'air, mais chose prisonnière qui sape les murs de sa prison.

= Je ne peux pas encore cesser d'écrire, même si écrire, aussi, autrement, me mine.

Patrick Corneau

J'ouvre le livre de Patrick Corneau *Un souvenir qui s'ignore*. Patrick Corneau signe aussi, dans son blog *Le Lorgnon Mélancolique*, des chroniques très fines, justes et profondes, notamment sur les livres de Mireille Gansel ou de Jacques Robinet. Mes débuts dans le livre sont un peu difficiles, contrariés : j'y trouve une sorte de misanthropie, une aigreur. Quelques notes cependant : « Ce qu'on appelle le 'sel de la vie' est sans doute en relation avec le principe leibnizien des *indiscernables* – il n'a, selon Leibniz, jamais existé deux feuilles d'arbre identiques. Tout est ouvert. Tout est possible. L'entrée dans l'ordre de la soudaineté autorise alors l'inattendu, l'inespéré, l'inouï, la grande surprise, le renversement des situations par des ruptures innovantes... La volonté schopenhauerienne qui nous attelle, nous accroche à la vie, n'est-elle pas la conscience instinctive de cette réalité. »

→ aurais-je été injuste ou simplement mal disposée lors de ma lecture ? Ces mots sont justes et forts. Je les ai retrouvés en me portant p. 28 où j'avais noté une toute autre remarque : « Être sensible aux changements de lumière n'est plus à la mode ».

→ eh bien je ne suis pas à la mode (on s'en doutait !). Je passe mon temps à être captée par la lumière, jouissant d'un spectacle souvent extraordinaire dans mes deux ciels, dans mon 11^{ème} étage moderne à grandes baies, le ciel ouest sur les coteaux de Seine et ses verts renversants ; le ciel nord-est sur le minéral, l'urbain à perte de vue. Théâtres de tous les changements de lumière, même pas d'heure en heure, parfois de seconde en seconde, impossibles à rendre par la photographie...

Je relève aussi cette brève note à laquelle je ne peux être que sensible, pour deux raisons : « La Bretagne : un triangle vert sur fond vert (vision suprématiste à la Malevitch). (p. 32)

Peut-être pas si loin de la vérité

Je n'étais en effet pas si loin de la vérité, dans mes premières perceptions, puisque Patrick Corneau dresse lui-même cet autoportrait : « Chaque matin le miroir de la salle de bains me renvoie l'image du parallélogramme sournois qui encadre l'espace de ma bouche, pli amer – 'les commissures labiales tombantes' dit un auteur – qui se creuse davantage d'année en année.

Expression d'une acrimonie existentielle, d'un ronchonnement atavique, d'un dégoût inscrit dans

la chair et programmé par un gène rebelle. » (p. 35)

Devant ma mère

Tel est le titre du nouvel opus de Pierre Pachet que j'aborde maintenant. En 2003, sa mère qui jusque-là « avait vécu, droite, autonome et soucieuse de le rester, la vue vacillante mais l'esprit intact, succombe aux premières atteintes d'un mal qui attaque le plus précieux : la conscience de soi. Le langage s'effondre par pans entiers, la capacité de communiquer ne se laisse apercevoir que par éclairs dans cette nouvelle obscurité de l'être qu'il va falloir traverser encore de nombreuses années. » (Présentation du livre).

Après l'autobiographie de son père et le très beau livre consacré à sa femme, voilà donc Pierre Pachet qui se penche sur la fin de vie de sa mère. « L'étendue dans laquelle elle réside, où elle est allongée ou assise, je ne saurais la nommer 'espace' ni 'temps'. Cela n'est pas orienté, ne conduit nulle part, pas même vers la mort. » (737-738). D'emblée, je sens que ce livre va me donner aussi des clés pour imaginer un peu mieux le monde de ceux-là que je côtoie, de plus ou moins près, qui bien que vivants en apparence, ne sont plus dans le même monde que moi, qui sont, oui, dans cette *étendue* où les notions de temps et d'espace n'ont plus cours, où souvent tout est chamboulé, à l'envers, avec sans doute parfois des éléments qui nous renvoient à nos premières sensations, premières expériences. Pierre Pachet : « À quoi sert cet espace-temps qui ne sert à rien, celui des condamnés à de longues peines, des gens abandonnés, des internes et des internés, des malades sans espoir, de ceux qui attendent sans rien attendre ? Ils ne méditent pas, ne prient pas pour le salut de nous tous. Ils sont pourtant comme nos envoyés aux frontières du domaine humain, dans ces déserts qui nous concernent. »

Souvenirs

Il parle des souvenirs que sa mère est *désormais seule à détenir*. En ces temps où avec quelques cousines et cousins, nous tentons de réveiller l'image endormie d'une maison de famille où nous avons passé de longs moments de vacances ensemble, ce sentiment si fort qu'à la génération de ma mère, qui n'a plus de mémoire, il n'y a plus personne pour nous parler de ce temps-là, pour répondre à nos questions. Les « grandes personnes » (étrange de voir comment elles restent des « grandes personnes » lorsque nous sommes projetés dans ce temps de notre enfance) qui pourraient nous renseigner sur tel détail, sur tel souvenir partiel, tronqué, ne sont plus là pour nous les dire et c'est au fond très douloureux, comme une amputation. Et quand il reste une seule personne de cette génération et que ses souvenirs sont mangés par l'amnésie, que cette personne vous dit « c'est toi qui me l'apprends » lors du récit de tel ou tel fait, un immense sentiment d'impuissance assaille et dévaste devant ces pans entiers de temps qui s'engloutissent dans la nuit la plus noire.